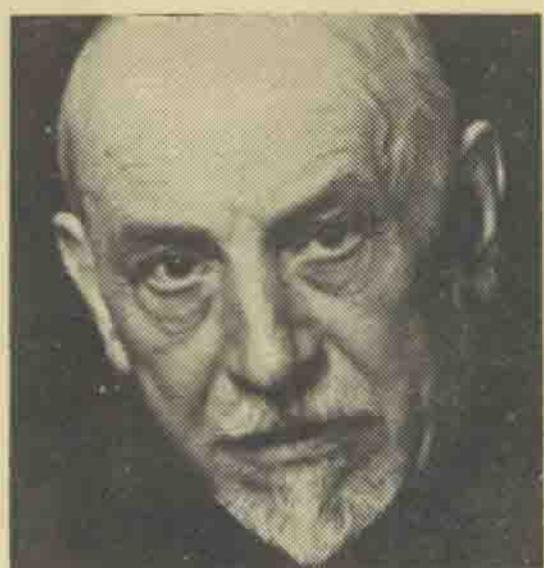




Pirandello

Théâtre complet

II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
D'ANDRÉ BOUISSY ET DE PAUL RENUCCI
AVEC, POUR CE VOLUME,
LA COLLABORATION DE
MICHEL ARNAUD, JEANNE BOUISSY
ALESSANDRO D'AMICO, GÉRARD GENOT,
ANDRÉE MARIA, PIETRO MAZZAMUTO,
ROBERT PERROUD, CLAUDE PERRUS,
GEORGES PIROUÉ, RENÉ STELLA,
MYRIAM TANANT

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

PIRANDELLO

*Théâtre
complet*

II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
D'ANDRÉ BOUISSY ET DE PAUL RENUCCI
AVEC, POUR CE VOLUME,
LA COLLABORATION DE
MICHEL ARNAUD, JEANNE BOUISSY,
ALESSANDRO D'AMICO, GÉRARD GENOT,
ANDRÉE MARIA, PIETRO MAZZAMUTO,
ROBERT PERROUD, CLAUDE PERRUS,
GEORGES PIROUÉ, RENÉ STELLA,
MYRIAM TANANT

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et de représentation
réservés pour tous les pays.*

Pour l'ensemble des pièces en langue italienne :
© *Eredi familiari Pirandello*

à l'exception des pièces suivantes :

QUESTA SERA SI RECITA A SOGGETTO,
DIANA E LA TUDA, COME TU MI VUOI,
L'AMICA DELLE MOGLI, NON SI SA COME, TROVARSI,
QUANDO SI È QUALCUNO, LA NUOVA COLONIA, I GIGANTI DELLA
MONTAGNA

© *Marta Abba*

'A VILANZA,

CAPPIDAZZU PAGA TUTTU

© *Eredi familiari Pirandello et Eredi Nino Martoglio.*

Pour l'ensemble de l'appareil critique
et pour la traduction des pièces en langue française :

© *Éditions Gallimard, 1985*

à l'exception de la traduction des trois pièces suivantes :

COMME TU ME VEUX, ON NE SAIT COMMENT,

L'AMIE DE LEURS FEMMES

© *L'Arche et Michel Arnaud.*

MASQUES NUS

(Maschere nude)

VÊTIR CEUX QUI SONT NUS

(Vestire gli ignudi)

Traduction de Claude Perrus

LA FLEUR À LA BOUCHE

(L'uomo dal fiore in bocca)

Traduction de Gérard Genot

LA VIE QUE JE T'AI DONNÉE

(La vita che ti diedi)

Traduction de Jeanne Bouissy

L'AUTRE FILS

(L'altro figlio)

Traduction de Myriam Tanant

ON NE SAIT JAMAIS TOUT

(Ciascuno a suo modo)

Traduction de Michel Arnaud

FRAIRIE DU SEIGNEUR DU NAVIRE

(Sagra del Signore della Nave)

Traduction de Robert Perroud

DIANE ET TUDA

(Diana e la Tuda)

Traduction d'Andrée Maria

L'AMIE DE LEURS FEMMES

(L'amica delle mogli)

Traduction de Michel Arnaud

BELLAVITA

(Bellavita)

Traduction de René Stella

LA NOUVELLE COLONIE

(La nuova colonia)

Traduction de Robert Perroud

OU D'UN SEUL OU D'AUCUN

(O di uno o di nessuno)

Traduction de Myriam Tanant

LAZARE

(Lazzaro)

Traduction d'André Bouissy

JE RÊVE (MAIS PEUT-ÊTRE QUE NON)

(Sogno [ma forse no])

Traduction par Michel Arnaud

COMME TU ME VEUX

(Come tu mi vuoi)

Traduction de Michel Arnaud

CE SOIR ON IMPROVISE

(Questa sera si recita a soggetto)

Traduction de Michel Arnaud

SE TROUVER

(Trovarsi)

Traduction de Michel Arnaud

QUAND ON EST QUELQU'UN

(Quando si è qualcuno)

Traduction de Robert Perroud

LA FABLE DU FILS SUBSTITUÉ

(La favola del figlio cambiato)

Traduction de Gérard Genot

ON NE SAIT COMMENT

(Non si sa come)

Traduction de Michel Arnaud

LES GÉANTS DE LA MONTAGNE

(I giganti della montagna)

Traduction de Paul Renucci

APPENDICE

POURQUOI?

(Perché ?)

Traduction de Paul Renucci

SCAMANDRE

(Scamandro)

Traduction de Paul Renucci

LA BALANCE

(A vilanza. — En collaboration avec Nino Martoglio)

Traduction de Jeanne Bouissy

d'après la version italienne de Pietro Mazzamuto

LE CYCLOPE

(U ciclopu)

Traduction de Paul Renucci

BÉCASSIN PAIE LA NOTE

*(Capiddazzu paga tuttu. — En collaboration
avec Nino Martoglio)*

Traduction de Paul Renucci
et Jeanne Bouissy

ÉGAUX EN TOUT

(Pari)

Traduction de Paul Renucci

L'ÉPOUSE D'AUTREFOIS

(La moglie di prima)

Traduction de Paul Renucci

DÉBUT D'UNE PIÈCE RESTÉE SANS TITRE

Traduction de Paul Renucci

LA SALAMANDRE

(La salamandra)

Traduction de Paul Renucci

CIRCULEZ !

(Sgombero)

Traduction de Georges Piroué

Notices et notes

AVANT-PROPOS

Quelques mois à peine après la sortie du premier tome de la présente édition mourait Paul Renucci, qui en avait été le maître d'œuvre.

Il avait mis en chantier le second tome et nous avons retrouvé dans ses papiers :

— sa traduction des Géants de la montagne et de six autres textes (trois pièces en un acte et trois fragments de pièces inachevées) ne figurant pas dans notre édition de base des Maschere nude (Milan, Mondadori, 1958);

— un premier brouillon de sa traduction du Cyclope et des deux premiers actes de Bécassin paie la note;

— quelques fiches et des développements d'importance variée destinés aux notices de Pourquoi?, Scamandre, La Salamandre; Égaux en tout, L'Épouse d'autrefois et du début d'une pièce sans titre. J'espère n'avoir pas trahi les intentions de leur auteur en cousant entre eux ces fragments auxquels j'ai peu ajouté de mon cru;

— le plan du second tome retrouvé sur une feuille volante, et qui a été respecté pour les vingt pièces restantes des Masques nus, classées nécessairement, comme les vingt-trois du premier tome, dans l'ordre chronologique. Seul a été modifié l'ordre des pièces de l'Appendice, à la suite notamment de l'adjonction d'une nouvelle pièce, La Balance.

C'est avant tout par fidélité à la mémoire de mon maître que j'ai accepté de continuer son œuvre. Sans l'impulsion qu'il lui avait donnée, cette édition du théâtre de Pirandello, la première au monde ayant le droit de se proclamer complète, n'aurait peut-être jamais vu le jour. Je n'ai pas été seul dans cette entreprise et je tiens à remercier particulièrement Robert Perroud, auteur, à sa demande, de trois notices; Giuditta Rosowsky-Isotti, qui m'a souvent aidé à mieux

théoriser certaines intuitions; Alessandro D'Amico, qui m'a fourni, comme à mon prédécesseur, de précieuses informations; Pietro Mazzamuto, qui a traduit pour nous en italien avec une rigoureuse exactitude le texte sicilien de trois pièces de l'appendice; Jeanne Bouissy-Faure enfin, patiente collaboratrice et conseillère avisée.

Les mots et phrases en italique, lorsqu'ils sont précédés d'une étoile noire, sont en français dans le texte italien.

A. B.

MASQUES NUS

(Maschere nude)

VÊTIR CEUX
QUI SONT NUS

(Vestire gli ignudi)

PERSONNAGES

ERSILIA DREI.

FRANCO LASPIGA, ex-lieutenant de vaisseau.

Le consul GROTTI.

Le vieux romancier LUDOVICO NOTA.

Le journaliste ALFREDO CANTAVALLE.

Mme ONORIA, logeuse.

EMMA, femme de chambre.

À Rome. De nos jours.

Traduction de Claude Perrus.

© Eredi familiari Pirandello.

ACTE PREMIER

La scène représente le cabinet de travail du romancier Ludovico Nota. C'est une grande pièce louée en meublé, avec de vieux meubles disparates, achetés d'occasion : quelques-uns, les plus vulgaires, appartiennent à Mme Onoria, d'autres au romancier. Sur le mur du fond, une grande étagère à livres. À droite, entre deux fenêtres garnies de vieux rideaux jaunis, un haut pupitre pour écrire debout, avec au-dessous un rayon encombré de gros dictionnaires. À gauche, contre le mur, un divan à l'ancienne mode recouvert d'un tissu clair à fleurs, avec des dentelles épinglées sur le dossier et les accoudoirs, peut-être pour en dissimuler la crasse. Des fauteuils, des chaises rembourrées, un guéridon avec des bibelots, le tout disposé sur un vieux tapis décoloré. Du même côté, près de l'avant-scène, la porte principale. Au fond, à la suite de l'étagère à livres, une portière qui donne dans la chambre à coucher de Nota. Au milieu de la pièce, une table ovale avec des livres, des revues, des journaux, des vases, des porte-cigarettes, quelques statuettes et, devant cette table, une méridienne garnie de nombreux coussins. Aux murs de gauche et de droite sont pendus plusieurs petits tableaux sans grande valeur artistique, cadeaux de peintres amis. Bien que pourvue de deux fenêtres, la pièce est plutôt sombre, presque dans la pénombre, à cause de l'étroitesse de la rue et de la hauteur des maisons d'en face, qui l'écrasent. La rue, en bas, est très bruyante et l'on entendra son vacarme pendant les silences, aux moments indiqués : roulement de voitures, de charrettes; timbres de bicyclettes; trompes d'automobiles, bruyantes pétarades de motocyclettes, claquements de fouets, coups de sifflet, voix confuses, cris de marchands ambulants ou de vendeurs de journaux, ou tumulte d'une querelle, éclatant inopinément.

Au lever du rideau, la scène est vide. Les deux fenêtres ouvertes laissent entrer, pendant un moment, les bruits de la rue. La porte principale, à gauche, s'ouvre, et Ersilia Drei entre, un petit chapeau sur la tête, avec l'air de quelqu'un qui ne sait où il est. Elle porte une robe bleu clair, très convenable, un peu usagée, genre institutrice ou gouvernante. Elle n'a guère plus de vingt ans, et elle est belle, mais — venant tout juste d'être sauvée de la mort — elle est très pâle et le regard de ses yeux profondément cernés est comme égaré.

Elle fait des yeux le tour de la pièce, en restant debout, dans l'attente de quelqu'un qui n'est pas encore entré; elle esquisse un sourire triste devant ce qu'elle voit, mais, contrariée par les bruits de la rue, elle fronce les sourcils d'un air douloureux. À la fin, entre Ludovico Nota; il est en train de remettre son portefeuille dans sa poche de poitrine. C'est un bel homme, qui a encore de la prestance, bien qu'il ait dépassé la cinquantaine. Un regard aigu, brillant, et sur ses lèvres encore fraîches un sourire presque juvénile. Froid, méditatif, il est complètement dépourvu de ces dons naturels qui attirent facilement la sympathie et la confiance. Ne parvenant pas à simuler la moindre chaleur de sentiment, il s'efforce de paraître au moins affable, mais cette affabilité, qui se voudrait désinvolte et ne l'est pas, embarrasse les autres au lieu de les rassurer, et parfois même les déconcerte.

LUDOVICO : Me voilà ! Asseyez-vous, asseyez-vous donc... Mon Dieu, ces fenêtres (*il court les fermer*), c'est un vrai supplice ! Mais si je n'ouvre pas de temps à autre, là-dedans, cela recommence à sentir si fort le renfermé... C'est ça les vieilles maisons. Ôtez donc votre chapeau !

Ersilia obéit.

Par la porte du fond, avec un paquet de draps à laver sous le bras et un balai dans l'autre main, entre Mme Onoria. Elle a environ quarante ans : trapue, gauche, les cheveux teints, bavarde.

ONORIA : On peut entrer ?

LUDOVICO, surpris : Oh ! vous étiez à côté ?

ONORIA, marmonnant : J'ai refait le lit, d'après le mot que vous m'avez laissé ce matin dans le vestibule.

LUDOVICO, embarrassé : Ah ! oui.

ONORIA, *reprenant aussitôt* : Mais sachez bien que si ça doit servir pour... (*Elle regarde Ersilia et s'interrompt.*) Tenez, il vaut mieux qu'on s'explique : le temps d'aller à côté me débarrasser de tout ça...

LUDOVICO : ... qui n'est pas bien convenable...

ONORIA, *soudain furieuse* : Et c'est vous, faites excuse, qui venez me parler de convenances?

LUDOVICO, *s'efforçant de sourire* : Eh, ma foi! puisque vous-même vous éprouvez le besoin de vous en débarrasser...

ONORIA : Parfaitement. Mais pas seulement de ça : de « tout »!

LUDOVICO, *s'énervant* : Que voulez-vous dire? Parlez clairement!

ONORIA, *lui tenant tête* : Mais de cette demoiselle, par exemple, que vous amenez chez moi! Si vous trouvez cela convenable...

LUDOVICO : Ah! je vous en prie! Parlez avec plus de respect, ou sinon...

ONORIA : ... Sinon quoi? Qu'est-ce que vous allez me faire? Moi je vais vous parler clairement, à la fin! Le temps de déposer tout ça, et je reviens.

Elle sort précipitamment par la porte principale.

LUDOVICO, *prêt à s'élancer derrière elle* : Sale commère enragée!

ERSILIA, *affligée, effrayée, le retenant* : Non, non, je vous en prie! Laissez-moi m'en aller...

LUDOVICO : Mais pas du tout! Je suis chez moi, ici, et vous resterez!

ONORIA, *rentrant aussitôt* : Chez vous? Comment ça, chez vous? C'est un meublé, ici, c'est pas chez vous! Et rappelez-vous que vous habitez chez une femme respectable!

LUDOVICO : Respectable, qui ça? Vous?

ONORIA : Moi, moi, parfaitement!

LUDOVICO : Vous êtes en train d'en donner la preuve, en effet!

ONORIA : Oui, monsieur, en effet! Parce que je ne vous permets pas d'amener des femmes coucher à la maison!

LUDOVICO : Vous êtes une mal élevée et une insolente!

ONORIA : Faites attention à ce que vous dites!

LUDOVICO : Une mal élevée, une mal élevée qui ne voit même pas à qui elle a affaire!

ERSILIA : Je suis une pauvre malade, je sors tout juste de l'hôpital.

LUDOVICO : Ne vous abaissez pas à fournir des explications à cette femme !

ONORIA : Si vous êtes malade...

Bruit d'une lourde charrette qui fait trembler les vitres.

LUDOVICO : Ça suffit, vous dis-je ! Vous ne pouvez pas m'interdire de céder mon logement pour quelques jours.

ONORIA : Ah ! non et non ! Vous n'avez pas le droit ! C'est à vous que j'ai loué ces pièces !

LUDOVICO : Et s'il m'arrivait ici une sœur ? Une parente ?

ONORIA : Elles n'ont qu'à aller à l'hôtel !

LUDOVICO : Ah bon ? Alors je n'ai pas le droit de les loger ici pour quelques nuits ?

ONORIA : Mais cette demoiselle n'est pas une de vos parentes ! À qui pensez-vous en faire accroire ?

LUDOVICO : D'abord qu'en savez-vous ? Et si je vais moi-même dormir à l'hôtel ?

ONORIA : Vous devriez de toute façon m'en demander la permission, et poliment encore.

LUDOVICO : La permission, vraiment ?

ONORIA : Oui monsieur, et poliment ! Et puisque vous sentez ici toute cette odeur de renfermé, si insupportable, dites-moi, pourquoi n'allez-vous pas ailleurs ? Ah ! si vous pouviez libérer les lieux !

LUDOVICO : C'est bien ce que je vais faire, et vite ! En attendant je vous prie de sortir d'ici !

ONORIA : Vous donnez votre congé ?

LUDOVICO : Dans quelques jours, oui. À la fin du mois.

ONORIA : Ah ! dans ce cas, parfait ! Je ne dis plus rien.

LUDOVICO : Alors, allez-vous-en !

ONORIA : Je m'en vais, je m'en vais. Comment donc ! Je ne dis plus rien.

Elle sort par la porte principale.

LUDOVICO : Quelle langue de vipère ! — Toutes mes excuses, mademoiselle. À peine arrivée, cette belle scène.

ERSILIA : Oh ! ce n'est rien ! Ce qui me navre, c'est qu'à cause de moi...

LUDOVICO : Non ; il y a un an déjà que je me bats contre cette sorcière : rivé ici, je ne sais par quel envoûtement, à